

THE FOOL IN THE HILL

DÉCEMBRE 2014



LA COUVERTURE DE CE JOURNAL vous a peut-être laissé perplexe. Mais ne vous inquiétez pas, l'artiste elle-même m'a donné pour mission d'essayer d'éclairer son inspiration pour remédier à ce problème. Elle cherchait une idée pour illustrer le thème de ce numéro, la science, quand, en errant sur des sites de land art, elle eut une d'illumination en découvrant Michael Grab, un artiste canadien.

Ce dernier réalise depuis 2008 des œuvres constituées de rochers empilés les uns sur les autres, la gravité étant, comme le dit l'artiste lui-même, « la seule colle » permettant à ces structures éphémères de tenir en équilibre. Si certains (dont moi) peuvent rester stupéfaits à la vue de ces prouesses techniques, l'artiste affirme que le secret réside d'abord dans la recherche de trois points d'appui, d'autant plus faciles à trouver que les pierres (généralement) sont naturellement irrégulières. Mais l'artiste retient également la méditation comme élément essentiel, sachant que ces œuvres restent toujours précaires... et éphémères. Ce projet, Gravity Blue, a donné lieu à plusieurs expositions aux Etats-Unis, au Canada et en Europe. Michael Grab y voit une métaphore de l'homme jonglant avec les nombreux défis auxquels il doit faire face, montrant le pouvoir immense de l'homme, qui crée en partie sa propre réalité.

Ceci dit, le lien avec la science

s'impose de lui-même : nous empilons les connaissances, au fur et à mesure de leur découverte, en construisant leur réalité à travers la réflexion, recherchant un axe directeur, transcendantal, réalisant l'équilibre. Cet axe semble se révéler à la fois comme une cohérence de la science, qui doit rester le plus possible un système si elle veut garder son efficacité, mais aussi et avant tout comme une éthique de la science, à l'heure où ses capacités nous apparaissent presque illimitées. ■

Victoire Sessego

L'art de l'équilibre

EDITORIAL

Aujourd'hui, on constate de plus en plus l'influence des sciences dans notre société. Sans elle, *quid* en effet des téléphones portables, d'internet, des transports et de tout ce qui régit notre quotidien ? Comment vivrions-nous sans la chirurgie, les vaccins, et toutes ces avancées scientifiques qui nous permettent de vivre mieux plus longtemps ? Aujourd'hui, notre dépendance par rapport au progrès est telle qu'on ne peut plus s'en passer. A écouter ces grandes firmes internationales, il nous faudrait absolument le dernier téléphone portable, qui plus est appareil photo/caméra/bloc-note/calendrier/microphone/radio/GPS (on ne sait jamais, vous pourriez vous perdre en pleine forêt amazonienne), et qui sera aussi bientôt couteau suisse et pourra être utilisé comme plaque chauffante si ce n'est déjà possible. On ne peut vivre sans cette nouvelle voiture, capable de se garer à notre place (avis à tous

les manchots, conduire est désormais possible). Je me moque, mais je vous l'accorde, cette technologie a du bon, et rend nos outils du quotidien bien plus pratique qu'ils ne l'étaient auparavant. Cependant, jusqu'où peut aller la technologie ? Jusqu'à quel point les sciences peuvent-elles progresser, avant d'être rattrapées par l'éthique ? Vous allez me dire, voilà des questions bien bateau, digne d'un mauvais film de science-fiction pseudo moraliste. Du tout. Ces questions se posent constamment aujourd'hui dans nos sociétés, où le progrès atteint des proportions jamais imaginées jusqu'alors, à une vitesse impressionnante. De plus, les sciences font évoluer nos sociétés, mais dans quelle mesure ? Jusqu'où, jusqu'à quand, jusqu'à quoi pouvons-nous les laisser faire ? (Si je vous dis GPA, par exemple ...).

C'est autour de toutes ces interrogations que s'articule le dossier

spécial "sciences" de cette édition de *The Fool On The Hill*. Les sciences ne sont pas un sujet qui touche seulement les scientifiques, mais qui au contraire touche chacun de nous (même en restant sur le plan scolaire, il n'y a qu'à voir le programme de philosophie des khâgnes cette année...). De plus, les sciences ont eu une profonde influence sur l'art, notamment le cinéma. Cela vaut aussi bien sur le plan technique, avec l'arrivée des effets spéciaux et des images de synthèse, que sur le plan artistique. Ainsi, si les sciences sont aujourd'hui très sectarisées, nous espérons qu'à la lecture de ce numéro vous découvrirez qu'il en est en réalité tout autre. Ensuite, curieux et intrépides comme nous sommes, vous imaginez bien que nous ne nous sommes pas arrêtés là. Nous avons aussi tenu à vous parler d'actualité politique, de musique, et de toute autre chose, pour votre plus grand plaisir ! ■

Camille Pimont

SOMMAIRE

POLITIQUE



Automne politique / p.4

Quand la queue remue le chien / p.6

BD

Comprendre la crise en Ukraine / p.7



DOSSIER SCIENCES



Bien encadrée, la GPA serait un acte de solidarité / p.8

Choisissez votre futur enfant / p.10



Cellules, science et identité / p.11

Divergente, simple fiction ? / p.12

Lorsque la science se met au service de la destruction



/ p.14

La science pour les nuls / p.15



Si c'est un art. *Le cinéma et la science fiction.* / p.16

Les papys du rock ont toujours la pêche / p.20

Quatre notes qui nous entêtent... / p.20

Corne de brume / p.21



Mille et une façons de se saluer / p.21



Nouvelle. *Le Peintre* / p.22

Horoscope / p.26

Automne



A l'heure où les pro-européens ont remporté une large victoire en Ukraine, marquant clairement une volonté de rupture avec l'ère Ianoukovitch, la Tunisie fait ses adieux aux islamistes d'Ennahda et espère trouver la reconstruction à l'aide des partis laïcs. Aux Etats-Unis, la situation politique s'annonce plus compliquée que jamais, en raison d'élections de mi-mandat qui ont vu la prise du Sénat par le parti républicain, tandis que les idéologies indépendantistes s'épanouissent dans différentes régions du continent européen. En bref, un grand nombre de dossiers politiques chauds se

jouent cet automne... Qu'est-ce que cela changera, me direz-vous ? Si les conséquences d'une politique ou d'élections paraissent parfois en effet peu tangibles, il devrait y avoir du concret cet automne, voyez plutôt.

Années difficiles en perspective pour Oncle Sam

Le 4 novembre dernier, les Américains étaient, comme tous les deux ans, appelés aux urnes pour renouveler entièrement la Chambre des Représentants (l'équivalent américain de l'Assemblée nationale) et un tiers du Sénat, les deux composantes du Congrès fédéral, lequel

détient le pouvoir législatif. Si, jusqu'ici, le président Obama pouvait encore s'appuyer sur une majorité au Sénat qui lui permettait parfois d'imposer tout de même sa politique aux Républicains majoritaires à la Chambre depuis 2010 la maigre cote de popularité du gouvernement inférieure à 45 % laissait penser qu'il pourrait bien la perdre cette fois, ce qui mènerait les Etats-Unis à deux années difficiles d'opposition entre le Congrès et le gouvernement. Et c'est bien ce qui est finalement arrivé avec ces midterm elections, où les Américains (enfin, ceux d'entre eux qui sont allés voter, toujours peu nombreux aux midterms) ont

politique

conforté la majorité républicaine à la Chambre et ont doté le Sénat d'une majorité de la même couleur. Ces dernières années ont été marquées par le shutdown, dû à l'opposition des représentants républicains au projet de budget présenté par le gouvernement (notamment en ce qui concerne l'assurance de santé mise en place par Obama), ou par le refus de certains projets de lois visant notamment à réguler les ventes d'armes. D'une telle opposition, qui n'est pas survenue depuis de nombreuses années, pourrait bien résulter une situation encore pire, à savoir une possible crise politique permanente, dans la mesure où aucun des deux partis ne parviendrait véritablement à imposer sa politique, l'exécutif et le législatif s'opposant systématiquement sur les textes de lois. Que faire donc ? D'un côté, le parti républicain a mené une campagne axée notamment sur le refus du programme progressiste d'Obama (poursuite des mesures de santé, augmentation du salaire minimum...). De l'autre, de nombreux candidats démocrates espéraient être élus en prenant leurs distances avec le même Obama. C'est dire si le président est toujours aussi enthousiasmant que du temps du "Yes we can"... Il a semblé prendre sur lui en assumant la responsabilité de la défaite de son camp et a appelé (probablement sans trop y croire lui-même) à la coopération des deux partis pour les deux prochaines années, chaque camp comptant déjà les points en vue de la présidentielle de 2016.

Independence Days

De l'autre côté de l'Atlantique, au nord d'une île prospère du vieux continent, c'est un no plutôt

massif et franc qui a retenti le 18 septembre dernier, contrairement à ce qu'avaient laissé penser quelques sondages sur lesquels reposaient les grands espoirs de certains. Et pourtant, le fait que l'Ecosse ait obtenu de Londres l'autorisation d'organiser un référendum constitue une avancée considérable dans la reconnaissance des droits à l'indépendance, souhaitée par d'innombrables partis et groupuscules dans diverses contrées d'Europe. Cette émancipation du peuple écossais est à même de donner des ailes aux mouvements indépendantistes de ces régions, comme la Catalogne, qui a finalement renoncé à l'organisation d'un référendum officiel sur l'indépendance, non reconnu par Madrid au profit d'une simple « consultation nationale ». Ainsi, verrons-nous demain la Corse, la Sicile, la Bavière ou encore le Pays basque consultés sur leur indépendance ? Si ce choix appartient toujours aux Etats auxquels ces régions sont aujourd'hui rattachées, il pourrait s'avérer de plus en plus difficile de le leur refuser, le puissant Royaume-Uni lui-même ayant déjà donné son feu vert une fois...

Une nouvelle donne en Tunisie ?

Plus au sud, le pays qui avait été le berceau du Printemps arabe en 2011 a procédé aux deuxièmes élections libres depuis la chute du régime de Ben Ali. Et cette fois, les Tunisiens ont décidé de mettre fin à la direction islamiste du pays, en plaçant en tête les laïcs de Nidaa Tounes. Le soir même, le surprenant bon déroulement du scrutin était salué par la communauté internationale alors même qu'Ennahda reconnaissait sa

défaite chose rare dans une démocratie naissante si bien que l'on parlait déjà d'évènement historique... N'est-ce pas un peu vite dit ? Déjà, le bon déroulement d'une élection n'est en effet pas forcément gage d'une transition démocratique durable digne de ce nom, et de plus, il reste beaucoup à faire. Pour commencer, former un gouvernement. Si cela peut paraître anodin, c'est pourtant la base de toute politique. Or, ce n'est pas toujours évident, en particulier lorsqu'aucun parti ne dispose d'une majorité absolue et que des tractations et alliances entre mouvements pas forcément compatibles sont à prévoir... Surtout lorsqu'on sait que Nidaa Tounes souhaite attendre la prochaine élection présidentielle (dans plusieurs mois) pour présenter un candidat au poste de premier ministre. En bref, si les Tunisiens semblent décidés à changer les choses dans leur pays (à raison d'une participation de plus de 68 %), tout n'est pas gagné, bien que la Tunisie reste le pays du Maghreb qui a le plus progressé depuis le printemps arabe, en particulier par l'adoption d'une nouvelle Constitution en janvier dernier.

Ainsi, cet automne semble présager d'une période politique compliquée, à plusieurs échelles : une superpuissance paralysée, l'éveil de volontés indépendantistes ou encore l'incertitude d'une transition démocratique en Tunisie sont au menu, et cet automne pourrait donc autant être le témoin de changements remarquables que d'une pénible stagnation.

À voir. ■

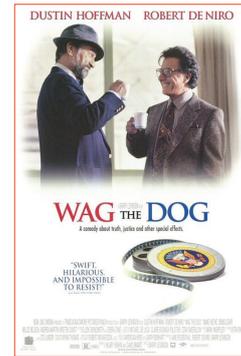
Alban Wilfert

Quand la queue remue le chien

Dans les coulisses du pouvoir

« *Why does the dog wag its tail?
Because the dog is smarter than the tail.
If the tail were smarter, it would wag the dog.* »

(« *Pourquoi le chien remue-t-il sa queue ?
Parce que le chien est plus intelligent que sa queue.
Si c'était l'inverse, la queue remuerait le chien.* »)



Ces mots ouvrent le film et illustrent son titre : *Wag the dog* ou *Des hommes d'influence*, en français. Le chien représente la population. Sa queue, les médias. Cela signifierait donc que ces derniers sont parfaitement capables de mener par le bout du nez leurs lecteurs et auditeurs.

Réalisé par Barry Levinson en 1997, *Wag the dog* en donne l'exemple : pour couvrir un scandale d'harcèlement sexuel le compromettant, le leader de la Maison Blanche va recourir aux services de Conrad Brean (Robert de Niro), un « homme d'influence », agent spécial, expert dans l'art de l'intoxication et spécialiste de l'image. Ce dernier, chargé de détourner l'attention de la population, s'allie avec Stanley Motss (Dustin Hoffman), fortuné producteur hollywoodien. Tous deux vont alors inventer de toute pièce une guerre en Albanie. Filmées en studios, les images de cette guerre fictive ont pour but de tromper les médias et de capter l'opinion publique. Les deux hommes font tout leur possible pour maintenir l'illusion et permettre au président des États-Unis de gagner une fois de plus les élections en le présentant comme le meneur d'une bataille héroïque en Albanie.

Le film démontre ainsi étapes par étapes comment se construit un fait divers afin de manipuler l'opinion.

Cette manipulation est exercée par plusieurs moyens. Tout d'abord, elle s'opère par la télévision avec la diffusion d'images d'une guerre qui n'existe pas. On joue par exemple sur les sentiments des spectateurs en montrant l'image d'une petite paysanne albanaise désorientée avec un chaton. Le son est aussi employé pour faciliter la supercherie. Le conseiller Brean et le producteur décident de se servir également de la musique et créent un nouvel hymne national (« The American Dream »), des chants militaires (« Good Old Shoe », « The Men of the 303 »). Enfin, les « hommes d'influence » s'appuient sur la distribution massive commerciale : d'une statue en l'honneur des victimes de l'Albanie, découlent des produits dérivés (horloges, montres...). La politique ne semble alors devenir qu'un immense show business.

La dénonciation portée par *Wag the dog* touche tout le monde, en commençant par la population. En effet, les Américains ne s'intéressent pas à la politique. S'ils votent (le taux d'abstention est très élevé), ils le font pour l'image du candidat (les Américains sont très moralistes) et non pour ses idées politiques. En fait, ils préfèrent le côté « people » au fond des importantes questions politiques. Les médias sont la principale cible de critique du film. Alors qu'ils veulent montrer à la population que

rien ne lui est caché, que la transparence est totale et permanente, ils sont les premiers à véhiculer l'in vraisemblable. Levinson dénonce le fait que les médias ne vérifient pas leurs sources et croient aveuglement aux déclarations du gouvernement. Les médias ne sont pas fiables car, plus que la vérité, ils recherchent le spectaculaire, l'impressionnant et le captivant. Le gouvernement et les hommes politiques sont eux au sommet de la pyramide du mensonge. Ils orchestrent une véritable manipulation pour rester en place et ne semblent pas être préoccupés par les réels enjeux politiques. La politique interventionniste américaine est à ce titre très critiquée. « Les Américains ne déclarent jamais la guerre : ils entrent en guerre » comme s'amuse à le relever Brean.

Avec ses répliques grinçantes, *Wag the dog* est une comédie satirique qui fait froid dans le dos du spectateur. C'est un film inquiétant où l'on rit jaune car on sait (et la réalité l'a plus ou moins prouvé par la suite) que cette fiction farfelue ne l'est pas tant que cela. Notons tout de même que le film se termine sur une certaine noirceur. Il se clôt en effet par la mort de Stanley Motss, le producteur qui voulait révéler par égocentricité la réalité sur cette fausse guerre. ■

Sonia Bilszkaya

COMPRENDRE LA CRISE EN UKRAÏNE



EN RÉSUMÉ :
 DEPUIS NOVEMBRE, L'UKRAÏNE EST AGITÉE PAR DES MANIFESTATIONS TOUJOURS PLUS VIOLENTES SUITE À LA RENONCIATION DE LA SIGNATURE D'UN ACCORD D'ASSOCIATION AVEC L'UE. LE PRÉSIDENT N'A PAS SIGNÉ CAR LA RUSSIE VEUT QUE L'UKRAÏNE INTÈGRE SA FUTURE UNION EURASIENNE. LES UKRAÏNIENS, MALGRÉ LEUR DIVISION ENTRE PRO-EUROPEENS ET PRO-RUSSES SONT DE PLUS EN PLUS AGACÉS PAR LEUR PRÉSIDENT ET LA CORRUPTION DE SON RÉGIME. IANOUKOVIITCH A TENTÉ D'AMADOUER SON PEUPLE MAIS FINALEMENT A OPTÉ POUR LA FORCE FACE AUX MANIFESTANTS LE MARDI 18 FÉVRIER.

'LE PAYS EST À DEUX DOIGTS DE BASCULER DANS LA GUERRE CIVILE' - france TV info



D O S S I E R

S C I E N C E S

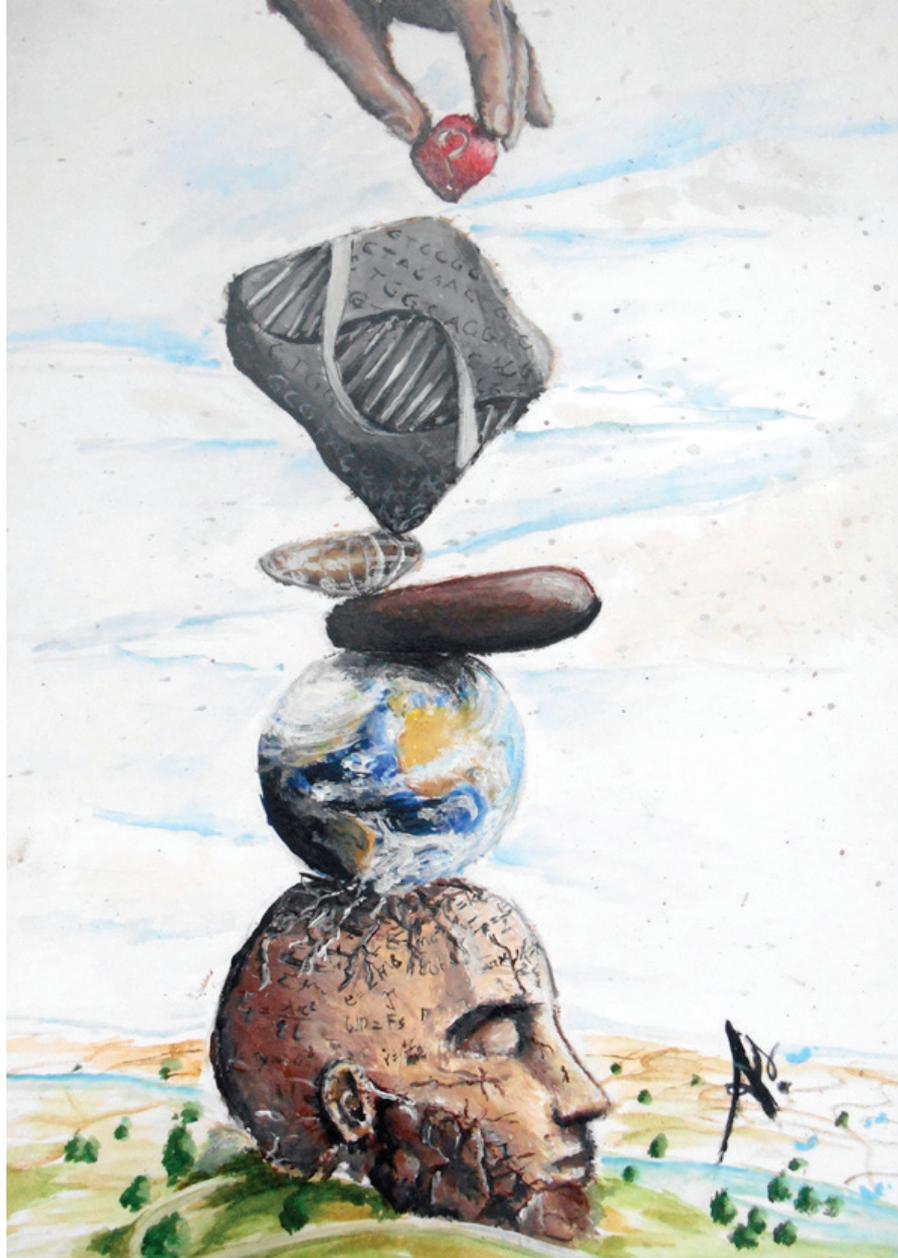
Ces derniers temps, la menace de la légalisation de la Gestation Pour Autrui (et de l'ouverture de la procréation médicalement assistée aux couples lesbiens) a été dans toutes les bouches de la Manif pour tous. Pour eux, après l'ouverture du mariage aux couples gays, cette nouvelle catastrophe défiant toute morale aurait sonné le glas des vraies familles françaises et de la France en générale. Mais au fond, qu'est ce qui dérange tant dans cette légalisation ? Tout d'abord, qu'est ce qu'enfin que la GPA ? Le

d'ailleurs être ouverte aux couples homosexuels cette année. La principale critique contre cette nouvelle forme de gestation est l'idée que la GPA serait « contre nature ». Certes, à l'état de nature cela n'existait guère, mais la question pertinente serait plutôt : qu'est-ce qui l'est encore ? Rappelons tout de même que naturellement les femmes n'avait presque aucun moyen de contrôle sur leurs grossesses, qu'il existait des risques faramineux de mort pour la mère et pour l'enfant lors de la naissance et qu'on n'imaginait pas d'avoir des

Bien encadrée, la GPA serait un acte de solidarité

principe est simple : permettre à des couples n'ayant pas la possibilité d'enfanter de procréer malgré tout par l'intermédiaire d'une mère porteuse qui accepterait (et là les raisons y poussant et les modalités sont encore à définir) de porter pendant 9 mois l'enfant d'autrui lui-même issu d'une fécondation in vitro à partir d'un don d'ovocyte (et du sperme des parents officiels). Ce qu'il faut vraiment se mettre en tête est que la GPA s'adresse aussi bien aux couples hétérosexuels dont la femme est stérile qu'aux couples homosexuels masculins. Ainsi, la GPA est autorisée depuis 1996 en Israël pour les couples hétérosexuels incapables de procréer naturellement et va

enfants après la quarantaine parce que, de toute façon, l'espérance de vie ne la dépassait pas guère. Qui, en 2014, peut affirmer vouloir retourner à un mode de conception « naturel » des enfants ? La contraception, l'accouchement médicalisé et la PMA qui permet aux couples hétérosexuels d'augmenter leur chance de procréer après 40 ans ne sont-ils pas de grandes avancées ? Maintenant, prenons le cas des femmes et des hommes stériles, il est vrai que naturellement ils ne peuvent pas se reproduire. Pourtant, sont de nos jours assez rares ceux qui voudraient interdire les inséminations artificielles (PMA) aux couples stériles qui ont reçu un don de sperme ou d'ovocyte



selon qui était stérile dans le couple. Il existe cependant de nombreux cas où la stérilité d'un couple n'est pas seulement dû à un manque de sperme ou d'ovocyte, mais au fait que le ventre de la femme ne peut pas porter un enfant. La seule solution est alors le recours à une mère porteuse. Vient alors la question : pourquoi à tout prix vouloir procréer ? La réponse vient pourtant d'elle-même : est-ce que cela ne fait pas partie des quelques besoins vitaux des mortels que nous sommes ? Vous qui lisez ses lignes, n'avez-vous pas tous cette envie profonde de créer la vie, de lui donner forme et de perpétuer ainsi à la fois votre personne et le genre humain dans son ensemble ? Ou du moins, ne pouvez-vous pas comprendre ce besoin ? Il se trouve qu'une partie d'entre vous ne le pourra pas naturellement, soit par stérilité, soit parce que votre orientation sexuelle ne vous le permet pas. Il serait de la plus grande injustice

que la société, alors qu'il existe des solutions, refuse le droit de procréer à ceux à qui un hasard implacable l'interdit. La société a justement pour but de pallier aux injustices de la nature, et celle de ne pas pouvoir procréer est la plus grande d'entre elles. On ne choisit pas son orientation sexuelle et c'est pourtant elle qui déterminerait notre droit à l'une des aspirations majeures du genre humain, procréer ; voilà ce contre quoi la GPA permet de se battre. Évidemment, cela ne résout pas les problèmes pratiques et éthiques que posent la GPA, mais c'est justement ce principe de base accepté qui permettra dans un cadre institutionnel de trouver les réponses adaptées. De nombreuses voix féministes s'élèvent contre la marchandisation du corps de la femme et de l'enfant. Au contraire, bien encadrée par l'État comme cela l'est au Royaume-Uni, la pratique de la gestation pour autrui serait un acte de

solidarité récompensé par la société. Pour l'instant, laissée à elle-même, la pratique de la GPA est complètement débridée : on voit surtout des cas de femmes indiennes dont la misère est exploitée pour louer leur ventre, alors que légalisée et prise en charge par les institutions étatiques, ces dérives n'auraient plus lieu. Brandir contre la GPA la misère des femmes exploitées en Inde est comme argumenter contre le don d'organe en milieu hospitalier en agitant l'horreur de la vente d'organe dans les pays en développement. D'autres avancent que les enfants risquent de devenir des produits qu'on vend et qu'on achète légalement. Dans un certain sens, il serait hypocrite de dire que procréer est un acte gratuit : il est évident que les couples aisés ont bien plus facilement des enfants car dans certains pays, on achète les soins médicaux qui permettent d'enfanter. Pourtant, personne n'y voit une marchandisation de l'enfant. Alors oui pour l'instant, ceux qui bravent la loi pour faire une GPA très coûteuse à l'étranger sont des couples fortunés, mais c'est justement la prise en charge par l'État français qui permettra en réduisant les coûts de l'ouvrir à tous les couples désirant un enfant (et capable de s'en occuper bien entendu !). Ainsi plus d'histoire de marchandisation, du moins pas plus que dans toutes les formes de procréation : les plus riches peuvent toujours plus aisément avoir des enfants mais là c'est un autre débat... De nombreux couples hétérosexuels et homosexuels ont témoigné de leur bonheur d'être simplement parents comme tout le monde mais de leur angoisse aussi de savoir leurs enfants dans un flou juridique. Des mères porteuses aussi ont raconté l'envie d'aider qui les ont poussé à porter l'enfant d'autrui et la relation qu'elles gardent avec la famille qu'elles ont permis de créer. Pourquoi ce qui rend à la fois tant de justice et de joie resterait interdit ? ■

Choisissez votre futur enfant

Quel futur parent n'a pas rêvé d'avoir un enfant en parfaite santé et doté de nombreuses qualités pour réussir sa vie ? Grâce aux progrès de la science et de la médecine, cet espoir est désormais très proche de la réalité.

Aujourd'hui, les nouveaux-nés viennent au monde dans d'excellentes conditions qui permettent de réduire considérablement le risque de maladie et d'accident. Un ensemble de pratiques médicales, rassemblées sous le nom de diagnostic prénatal, permet en effet de détecter des anomalies chez un embryon ou un fœtus. Ainsi, de nombreux cas de trisomies, de mucoviscidose ou de malformations peuvent être décelés

se déroule donc en laboratoire, avant la grossesse, et s'apparente à un tri embryonnaire selon un critère de sélection choisi (par exemple, l'absence de maladie génétique).

Cependant, le critère de sélection prédéfini peut être de toute autre nature que la simple volonté d'avoir un enfant en bonne santé. Aux Etats-Unis, près de Los Angeles, la clinique The Fertility Institute offre la possibilité aux futurs parents de choisir le sexe de leur enfant. Le docteur

le poids, la couleur des yeux, de cheveux, de peau et l'origine du donneur.

Les avancées scientifiques nous prouvent donc que, dans un avenir prochain, notre société moderne pourrait satisfaire son désir de création de l'enfant parfait, en façonnant des « bébés à la carte », autrement nommés « bébés sur mesure », selon des critères tels que l'aptitude sportive, l'intelligence ou l'esthétique. C'est le cas dans le film *Bienvenue à Gattaca* d'Andrew Niccol, qui dresse le portrait d'un monde utopique et uniformisé dans lequel les individus privilégiés sont ceux ayant été sélectionnés avant leur naissance pour être le plus performant possible, dans tous les domaines. Le risque qui nous apparaît alors est sans aucun doute la menace de l'eugénisme qui vise à transformer le patrimoine génétique humain pour tendre vers un idéal déterminé. Certes, il s'agit de méthodes moins sanglantes que les génocides utilisés par le passé, mais empêcher de naître plutôt que de tuer peut être tout aussi dangereux.

Pour éviter ces dérives, chaque Etat se dote d'une législation plus ou moins restrictive encadrant les avancées scientifiques. En France, le diagnostic préimplantatoire n'est autorisé que dans le risque d'une « maladie grave et incurable », mais il est complètement interdit en Allemagne et en Italie, par exemple. Au contraire, les Etats-Unis et Israël sont les seuls pays qui autorisent la sélection du sexe par le biais du diagnostic préimplantatoire.

Il semble ainsi indispensable de déterminer officiellement les limites de la science, mais les futurs parents doivent également s'interroger eux-mêmes sur leur désir d'enfant. Veulent-ils un enfant, sans savoir à l'avance qui il est ou qui il va devenir, simplement un enfant à accueillir dans leur foyer, ou veulent-ils un individu qui va répondre à des attentes précises, dont l'aspect physique et les compétences seraient programmés, au risque de le transformer en un objet sélectionné parmi d'autres ? ■

Le risque qui nous apparaît est sans aucun doute la menace de l'eugénisme

avant la naissance. Par ailleurs, un autre procédé mis au point depuis quelques années est encore plus efficace. Le diagnostic préimplantatoire consiste à analyser génétiquement un embryon humain obtenu par fécondation *in vitro* et destiné à être implanté ultérieurement dans le corps de la femme qui portera le futur enfant. Cette nouvelle technique

Steinberg, directeur de la clinique, évoque même la future possibilité de permettre à ses patients de choisir la couleur des yeux de leur enfant. Les caractères physiques du futur nouveau-né sont en effet susceptibles d'intéresser les futurs parents, comme le montre le succès de la banque de sperme danoise « Cryos » qui propose à ses clients de choisir la taille,



Cellules, science et identité

Analyse de l'ADN généralisée, don d'ovocytes, PMA, OGM : aujourd'hui la science et ses données sont accessibles à tous, et bien souvent sources de débats sociétaux et éthiques complexes. Les cellules sont désormais à la portée de l'action humaine et nous pouvons choisir d'agir sur certaines de nos données biologiques ; cette nouvelle ère scientifique pose, entre autres, le problème de la propriété de soi : est-ce que nos cellules nous appartiennent ? Sommes-nous autre chose que les cellules dont nous sommes constitués ? Il s'agit d'explorer quelques-uns des aspects des applications de la biologie actuelle et son impact sur l'identité individuelle et collective.

D'un point de vue individuel, l'exemple le plus marquant est celui du séquençage de l'ADN accessible aux particuliers, aux USA : ce qui nécessitait une centaine de millions de dollars au début des années 2000 n'en coûte plus que quelques centaines aujourd'hui ; les techniques de séquençage se sont améliorées et ont permis de rendre accessible plus rapidement à tous les données

du génome. Cela peut paraître formidable d'un point de vue purement scientifique, en recherche fondamentale, si l'on veut comparer et analyser les génomes de différentes espèces ou encore établir des arbres phylogénétiques, pour autant, on peut aussi se poser la question de l'utilité pour chacun de voir son ADN entièrement séquencé : de nombreux particuliers y ont recours, espérant combler le doute, les angoisses sur ses parents biologiques ou sur des maladies génétiques dont ils seraient potentiellement les porteurs. Ainsi, de nombreuses personnes espèrent parvenir à une meilleure connaissance de soi en obtenant des informations sur leur génome, censé les définir individuellement. Les laboratoires prédisent alors des pourcentages de risques d'avoir telle ou telle maladie, et pour aller encore plus loin le labo iGenea prétend pouvoir fournir une réponse quant à la judaïté d'un individu par l'ADN ! Cela témoigne du « tout génétique » qui est aujourd'hui omniprésent dans la société : comme si notre génome nous déterminait ; certes, il détermine en partie nos caractères

biologiquement parlant, mais une analyse de la simple séquence ne suffit pas, et les particuliers observent un pourcentage, une prédiction qui pour eux signifie maladie assurée alors qu'ils sont en réalité bien incapables d'interpréter ces données ; cette volonté des particuliers de détecter des gènes à l'origine de cancers, de maladies, correspond par ailleurs à la nouvelle obsession d'immortalité et d'éternelle jeunesse et répond à un besoin constant de préserver sa santé future en devenant son propre médecin mais paradoxalement en générant soi-même ses propres démons. Ainsi, devant les abus du recours à une analyse ADN, la Food and Drug Administration (FDA) a déjà demandé à un laboratoire très influent de cesser ses diagnostics prédictifs depuis fin 2013. Cependant, le business de l'ADN pèse déjà 20 milliards de dollars et n'est pas prêt de cesser puisque des chercheurs chinois sont toujours à la recherche du gène de l'intelligence... D'un point de vue plus collectif, l'accès aux données biologiques et la possibilité de préserver les échantillons du vivant à l'échelle ●●●

●●● macroscopique comme microscopique a conduit à la création de « biobanques » partout dans le monde. Ces biobanques sont constituées d'immenses collections d'échantillons biologiques : tissus, sang, urine, plasma, lignées cellulaires-prélevés dans les hôpitaux du monde entier et conservés dans des conditions optimales afin que les chercheurs, travaillant tant pour le public que pour le privé, puissent en disposer pour réaliser leurs projets de recherche médicale, et ce de manière gratuite. Ainsi, il y a quelques mois a été inaugurée à Graz en Autriche la Biobanking and Biomolecular Resources Research Infrastructure (BBMRI), qui coordonne les biobanques européennes et qui engage aujourd'hui 33 pays et 270 institutions ! Ce projet scientifique spectaculaire incarne un des enjeux majeurs des prochaines décennies, puisqu'il constitue un fond biologique pour fabriquer des médicaments plus efficaces et moins coûteux, et surtout plus adaptés aux cas individuels pour répondre de manière plus fine à des pathologies qui affectent différemment les individus suivant leur sexe, leur âge, leur localisation géographique ; ainsi, la

collection de Graz contient 6 millions d'échantillons et la BBMRI déjà 20 millions ! On assiste donc à une mise en commun des données biologiques de chacun pour mieux progresser de manière collective : ces fonds constituent un réservoir de la diversité biologique mondiale, et contribuent à créer une base collective de travail. Les données sont collectées sur la base du volontariat, ensuite transcrites en informations codifiées indiquant leur contenu, et rendues anonymes pour les chercheurs, qui peuvent y accéder souvent lorsque les commissions scientifiques et bioéthiques ont donné leur accord, dans le cadre de grands projets de coopération. Ainsi, selon le sociologue Herbert Gottweis, « l'âge postmoderne reconstitue, avec une infinité de fragments, un corps global virtuel », et la dissection de n'être plus qu'un lointain souvenir...

Le dernier enjeu majeur qui se pose face aux avancées biologiques quant à la question de l'identité est aussi la propriété cellulaire. Un exemple marquant : Henrietta Lacks, américaine d'origine africaine décédée d'un cancer de l'utérus en 1951. Quelques mois avant sa mort, les médecins prélèvent des cellules cancéreuses

utérines à son insu et les cultivent avec succès, la lignée cellulaire des cellules d'Henrietta proliférant très rapidement ; elles constitueront pour les décennies suivantes la base de recherches et sont baptisées HeLa : elles seront envoyées dans l'espace, exposées à des radiations atomiques, contribueront à la mise au point de vaccins, utilisées dans le clonage et la thérapie génique et dans de multiples d'autres applications. Pourtant, ses descendants n'ont jamais touché un seul sou et déplorent que « si les cellules de (leur) mère ont tant fait pour la médecine, comment se fait-il que la famille n'a même pas les moyens d'aller au docteur ? ». Cependant, toute rémunération financière n'est pas envisageable car « selon la jurisprudence de la Cour Suprême américaine, l'ADN ne peut plus être breveté quand il est un produit de la nature ». Cet exemple témoigne de la complexité mais aussi de la nécessité de mettre en place une législation claire et internationale quant au statut de l'ADN par rapport à l'individu et de la lignée cellulaire, qui seront des enjeux de plus en plus présents dans la société future. ■

Shan Gremion

Divergente, simple fiction ?

Grands fans de Divergente ne vous attendez pas à trouver ici un résumé du livre ou même des critiques, cet article est essentiellement basé sur la science et il n'y a de spoiler que pour ceux qui n'auraient pas lu le troisième tome.

Actuellement, la question du séquençage du génome fait débat. Comment ne pas buter contre les questions éthiques de ce sujet sensible ? Rappelons que le séquençage du génome viserait à établir une carte de la composition des gènes de chaque individu. Cette pratique ayant été acceptée dans certains pays, nous pouvons faire analyser nos gènes pour 1000\$ aux États Unis grâce à la société Illumina, tout comme en Angleterre. En France, cela est interdit, sauf dans le cadre de recherche de paternité ou à des fins médicales très précises.



Quand on apprend que certains pays iraient jusqu'à rechercher les gènes des surdoués, on peut avoir peur

Nous pouvons considérer que notre pays prend ainsi un retard considérable sur la voie scientifique. En effet, la recherche dans le génome permettrait de résoudre certaines déficiences génétiques ou maladies génétiquement transmissibles, comme la mucoviscidose, l'alzheimer, les cancers. En ce qui concerne la mucoviscidose, la recherche sur le génome permettrait de la diagnostiquer alors que l'enfant est encore embryon, et l'avortement pourrait être proposé pour les mères qui le désirent. En effet, même si cette maladie n'est pas la plus astreignante au quotidien, elle est incurable et la durée de vie des jeunes atteints est considérablement réduite. Nous comprenons ainsi la colère de certains parents ou adultes, porteurs de la mucoviscidose, lorsque la recherche fut interdite en France. Selon certains d'entre eux, cela serait le seul moyen de trouver un remède. En outre, les listes

d'attente pour les greffes sont tellement longues que beaucoup pourraient ne jamais en bénéficier...

Cela permettrait aussi de diagnostiquer l'autisme, avec pour les mères un risque plus faible que lors d'une amniocentèse.

Cette pratique s'approche de la médecine personnalisée car pour chaque individu il y aurait un traitement spécifique.

L'autorisation du séquençage du génome serait une véritable avancée scientifique.

Toutefois, le côté éthique est très discuté. En effet, jusqu'où ira ce progrès ? Jusqu'à créer une armée de robot ? Jusqu'à avoir un monde d'individus uniformes ? Tellement de

scénarios catastrophes s'imposent à nous.

Quand on apprend que certains pays iraient jusqu'à rechercher les gènes des surdoués, on peut avoir peur. Nous pourrions faire nos enfants selon nos goûts, et très vite tous se ressembleraient. Un enfant étant un mélange de ses parents, si ses gènes étaient modifiés il n'aurait plus de lien concret avec eux et la parenté serait détruite. La nature et la vie n'auraient alors plus d'impact sur notre physique ou même peut-être notre mental.

C'est ici que l'on peut s'interroger sur la véritable portée du livre *Divergente*. Simple fiction ou roman engagé ? Dans le troisième tome, Tris et Tobias sortent de la ville et arrivent au Bureau. Ils y apprennent

que leur ville est en réalité un programme visant à rétablir leurs gènes. Les gouvernements avaient tenté de modifier l'ADN des habitants pour éliminer le meurtre et la lâcheté. Cependant, ces modifications n'ont pas eu l'effet promis car la population a été ravagée. Le gouvernement a donc voulu rétablir les gènes. Les génétiquement modifiés sont appelés les *déficients* et les autres les *génétiquement purs*. Cela a encore créé des inégalités et des situations critiques pour le pays. Tris est l'une des génétiquement purs, au contraire de Tobias qui est considéré comme instable. On peut ainsi voir les ravages d'une tentative d'uniformisation de la population. Dans ce livre, les gouvernements se sont rendus compte de leur erreur, mais trop tard. Pourrions nous limiter les dégâts aujourd'hui en balisant la recherche ? Quand on change notre ADN, nous ne sommes plus nous-même, ●●●

... et à vouloir faire un monde trop beau et bon on en fait un cauchemar.

De plus, dans les pays où le racisme ou toute autre forme de discrimination est encore prépondérant, nous pouvons penser que l'accès à la médecine personnalisée serait inégale pour certaines populations. D'autres pays profiteraient de cette avancée pour s'enrichir en proposant des recherches non autorisées sur les autres territoires.

Le pour et le contre semblent cependant s'équilibrer sur la balance. Comment trancher ?

Nous pouvons penser à une loi internationale, mais alors que certains pays n'ont pas ratifié les protocoles sur l'environnement, qu'en serait-il pour une question si polémique ? Seule une législation internationale pourrait empêcher les débordements, mais cela semble impossible. Même si certains pays s'accordent ensemble il y en aurait toujours qui proposeraient des contournements. La fécondation par mères porteuses est officiellement interdite en France, mais d'autres pays la pratiquent. Il suffit donc de voyager un petit peu. C'est de ce côté qu'il faudrait voir une évolution, mais actuellement le monde a bien d'autres problèmes à traiter ... ■

Charlotte Jouffre

Lorsque la science se met au service de la destruction

portrait de Fritz Haber



En 1798, l'économiste britannique Thomas Robert Malthus publie anonymement un essai intitulé *Essai sur le principe de population*, dans lequel il prédit de graves crises démographiques dues à la croissance exponentielle de la population. Prévoir et empêcher ces crises dites « malthusiennes » fut le grand problème posé tout au long du XIX^e siècle, particulièrement en Europe à la fin de ce siècle où la population croît très fortement. C'est le britannique Crookes qui propose de lancer la recherche sur la synthèse de l'ammoniac à partir du diazote présent dans l'air, pour pouvoir produire des engrais azotés en grande quantité. Le chimiste Fritz Haber parvient en 1909 à un procédé concluant, qui est adapté à l'échelle industrielle par Carl Bosch, si bien qu'on parle aujourd'hui de procédé Haber-Bosch.

Haber est un juif converti au protestantisme, c'est un fervent patriote,

il dira même à la fin de sa vie : « J'ai été allemand à un tel point que je ne m'en rends compte qu'aujourd'hui ». Si la recherche du procédé de synthèse de l'ammoniac était pour lui si importante, ce n'est pas par pur philanthropisme ; en effet l'ammoniac transformé en acide nitrique permet de fabriquer des explosifs, et à cette époque où la guerre plane sur l'Europe, le patriote Fritz Haber sait qu'avoir une source d'explosifs fiable est essentiel pour l'Allemagne. Peu avant la guerre, Haber débute des travaux sur les armes chimiques bien que les traités de La Haye de 1899 et 1907 en interdisent l'usage. Haber supervise à Ypres, en 1915, la première attaque allemande au gaz ; ses recherches l'ont mené au choix du chlore, gaz lourd qui inhalé à forte dose provoque la liquéfaction des tissus, et qui, pense-t-il, pourra réduire significativement la durée de la guerre. Le résultat est foudroyant : des milliers de morts côté Alliés. Haber parvient ensuite à synthétiser deux nouveaux gaz : le phosgène et l'ypérite, encore plus meurtriers. Il supervise encore de nombreuses attaques allemandes. Paradoxalement, le procédé Haber-Bosch a permis à l'Allemagne de tenir face au blocus britannique de 1916 en empêchant une grave famine, mais a aussi prolongé la guerre de deux ans. En 1918, il obtient le Prix Nobel de chimie. Les poursuites qu'il encourrait pour crimes de guerre sont rapidement abandonnées, car les puissances coloniales se servent abondamment de gaz, en Afrique notamment. Haber se lance ensuite dans des recherches sur des pesticides, et met au point le Zyklon B,

La science pour les nuls



qu'il utilise à une très faible concentration pour protéger les cultures. Les Nazis utiliseront ce gaz en augmentant la concentration dans les camps d'extermination. Haber est contraint à l'exil en 1934 à la suite de l'accession au pouvoir d'Hitler, bien qu'Haber, contrairement à de nombreux savants allemands, n'ait jamais combattu le national socialisme.

La vie et les travaux d'Haber posent une question philosophique et scientifique fondamentale : la science doit-elle se préoccuper d'éthique ? Haber était un chimiste brillant, il a œuvré par patriotisme pour le progrès scientifique, mais est responsable de quelques uns des plus grands massacres du xx^e siècle. L'invention d'un criminel de guerre permet aujourd'hui de nourrir un tiers de la population mondiale. Il me semble qu'aucun progrès n'est bon s'il n'est pas mis au service de l'humanité. Alors, à tous nos futurs scientifiques, cherchez, inventez, créez, mais n'oubliez jamais d'être humanistes. ■

Pierre Prodromides

Conversation badine entre amis. Apparemment, on ne peut que parler boulot. Et quelqu'un a l'extrême originalité de plaisanter, en accusant les littéraires de ne rien faire. Tout le monde le sait. Tout le monde rit car cela va de soi.

Pour une raison inconnue, alors que j'ai déjà trop entendu la plaisanterie, cette fois-ci, elle m'interpelle. Pourquoi tant de stéréotypes ? Car depuis que le système français a créé trois différentes filières pour le bac général, les clichés se font une joie de s'installer. Aux scientifiques les classes de boutonneux qui passent leur temps à travailler, aux économistes la vénalité, la réputation de fêtards et de voleurs et aux littéraires les classes de filles dévouées à Jane Austen et les toxicos qui réussissent en philo. Non mais franchement, non merci. En somme un amas de stéréotypes dont on ne peut que se moquer. Mais parce que les clichés ont du vrai, ici et pour vous la réponse à la question que tous les littéraires et économistes se posent.

Les sciences, c'est quoi ? Un ramassis de théories incompréhensibles qui

embrouille plus qu'autre chose ? Une dimension parallèle merveilleuse à laquelle seuls les scientifiques accèdent ?

La science, c'est le savoir, d'après le latin. La science, c'est une réponse au désir métaphysique de l'homme, réponse faite par la raison (le logos pour ceux qui ne comprennent que le grec), d'après un professeur de philosophie. Sinon les sciences, ça permet de comprendre des trucs des fois. Il faut s'asseoir sur une chaise (ou sous un pommier comme Newton) et réfléchir sur le pourquoi du comment. Et cela peut s'avérer passionnant voire utile dans certains cas. Depuis qu'on a découvert que la terre était ronde, de nouvelles inventions ont coulé sous les ponts (les avions ne pourraient pas faire le tour de la terre si elle était plate). Et même si certains pensent que l'intelligence artificielle a aujourd'hui dépassé la nôtre, ce n'est pas elle qui a théorisé sur les photons ou l'évolution darwinienne.

En fait on peut même se demander pourquoi si les scientifiques continuent de philosopher, les autres n'auraient pas le droit de s'intéresser un peu à la science. En lisant ce journal par exemple. ■

Elise Fournel

Si c'est

LE CINEMA ET LA

À la création du cinéma, il y eut deux écoles, l'une suivant un train, celui de La Ciotat, celui des frères Lumière, et l'autre embarquée pour la lune dans une fusée, dirigée par Méliès. Ces deux véhicules prouvent à eux seuls, qu'il y avait, au départ, deux conceptions de la fonction du cinématographe : capturer le réel en mouvement (les frères Lumière, *L'Arrivée d'un train en gare de La Ciotat* 1896), et fabriquer une réalité parallèle à partir du mouvement capturé, pour y raconter une histoire (Georges Méliès, *Le Voyage dans la lune* 1902). Méliès était illusionniste, il fut fasciné par cette nouvelle invention scientifique qui permettait d'ajouter à la photographie la dimension temps. Il eut ainsi l'idée de combiner son art, l'illusion, et cette nouvelle science, le cinématographe, et donna ainsi naissance au trucage, qui se transforma au fur et à mesure des avancées technologiques, tout en conservant toujours l'idée d'un travestissement de la réalité. Le cinéaste capture un mouvement, puis le transforme, le détourne, pervertit sa forme et ses couleurs, ou même l'emporte dans un autre univers, si bien que l'image finale, n'a plus grand chose à voir avec la réalité.



Cette particularité du cinéma de pouvoir travestir la réalité pour en créer une autre à la fois différente et proche, s'est particulièrement illustrée dans le cinéma de science-fiction. Les définitions de ce genre sont aussi variées que larges, si bien qu'il est très difficile de savoir si tel ou tel film relève de la science-fiction : un exemple parmi tant d'autres, la saga *Star Wars* est-elle une saga de science-fiction ? A première vue nous sommes tentés de dire oui ; pourtant si on s'accorde à l'une des définitions courantes de la science-fiction, qu'elle décrit un futur plus ou moins lointain, *Star Wars* n'est pas de la science-fiction puisque l'histoire qu'il raconte se situe « il y a très longtemps ».

Il a nous a donc semblé qu'au lieu de chercher une définition de ce genre, il était plus intéressant d'en

discerner les thèmes récurrents, et surtout de comprendre pourquoi le cinéma et la science-fiction se sont si bien accordés : qu'avait le cinéma que ne permettaient pas les romans pour que la science-fiction soit devenue un genre phare de la production cinématographique ?

Les thèmes abordés par le cinéma de science-fiction sont à bien des égards les mêmes que ceux exploités par la littérature du même genre. Prenons par exemple *Frankenstein* de Marie Shelley (1818), et *Métropolis* de Fritz Lang (1927), on retrouve dans ces deux œuvres un lieu commun de la science-fiction : l'automate créé par un savant fou. « Qu'est-ce que l'humain ? Y a-t-il des limites à la science ? Peut-elle créer la vie ? » sont les questions que ces deux œuvres exploitent en utilisant l'idée d'un automate. En effet, la fiction permet au lecteur de s'imaginer les progrès techniques de la science, donc de réfléchir à ses limites. La fiction crée un humanoïde conscient, c'est-à-dire une alternative à l'être humain, et montre les différences entre les deux, cela ouvre le champ de réflexion sur l'homme et son essence : en quoi ces deux êtres sont-ils différents, pourquoi l'un est-il humain et l'autre qu'une machine, et enfin y a-t-il quelque chose qui favorise l'humain par rapport à la machine ? En 1982, Ridley Scott aborde cette question dans son film culte, *Blade Runner*. Harrison Ford y joue un « Blade Runner » chargé de traquer

En quoi ces deux êtres sont-ils différents, pourquoi l'un est-il humain et l'autre qu'une machine ?

Les films de science-fiction semblent à première vue être réservés au pur divertissement ; pourtant, on ne compte plus le nombre de films de ce genre qui ont passionné tous les amoureux du cinéma.

Pourquoi ces films nous ont-ils fascinés ?

un art

SCIENCE-FICTION

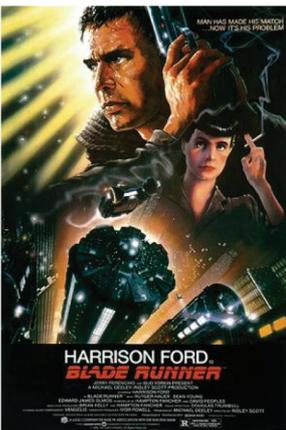
les répliquants, machines à forme humaine, qui ont toutes les capacités des humains, sauf théoriquement celle d'empathie, et dont la durée de vie est de quatre ans. Utilisés au départ comme esclaves dans les planètes colonisées, ces répliquants se sont rebellés et ont l'interdiction de venir sur Terre. Harrison Ford est chargé de tuer un groupe de répliquants venus sur Terre pour rencontrer leur concepteur. A travers les rues de la mégapole futuriste de Los Angeles, le Blade Runner traque les répliquants, et bien qu'il soit le seul personnage auquel nous pouvons nous identifier, une question demeure sans réponse et donne toute sa profondeur au film, ce Blade Runner est-il lui-même un répliquant ? Alors qu'aujourd'hui la démocratisation de l'accès à l'information donne au public l'envie d'avoir des réponses à toutes ces questions, le film de Ridley Scott a l'intelligence de laisser le spectateur

dans le doute, de lui donner la possibilité de se faire son propre avis. Ainsi le film pose plus de questions qu'il ne donne de réponses, et si la dernière scène est extrêmement célèbre, c'est pour le mystère qui l'entoure. Lorsque le générique défile, nous voulons voir une deuxième fois le film pour tenter de trouver les indices laissés par le réalisateur, mais le revoir des centaines de fois ne nous permettrait pas de déterminer avec certitude qui, dans le film, est humain. Ce monument du cinéma de science-fiction reste aujourd'hui l'objet d'innombrables débats, mais s'il y a bien une chose qu'il nous ait permise, c'est de se demander s'il est bon que la science puisse créer un être conscient, et quelle supériorité ou légitimité aurait l'homme vis-à-vis de cet être.

L'autre problème posé par la science-fiction est celui du temps. On peut tout d'abord observer une véritable dichotomie dans les films de science-fiction ; si certains se placent ouvertement dans la continuité de notre temps, dans un futur possible de notre civilisation, d'autres se déroulent dans un temps parallèle, c'est-à-dire sans lien essentiel avec notre réalité. Dans le cas des space opéras, type *Star Wars* ou *Star Trek*, l'action se déroule à l'échelle interplanétaire, voire intergalactique, si bien que le monde du film est complètement différent du nôtre. Le monde du space opéra est le monde des excès, des stéréotypes, les

personnages sont infimes par rapport au monde, le temps, son déroulement, et ses caractéristiques ne sont pas les mêmes que ceux que nous connaissons. Bref, les dimensions que ce soit l'espace ou le temps sont exagérées. Ce genre ne s'intéresse ni aux progrès de la science, ni à l'évolution de notre monde, son univers n'est qu'un prétexte à l'histoire. Comme dans un conte, on accepte les lois de l'univers qui nous est montré, peu importe qu'il y ait du bruit dans l'espace de *Star Wars*, ou qu'on puisse dépasser la vitesse de la lumière : l'univers d'un space opéra est régi par ses propres lois. Il se rapproche ainsi du merveilleux, où évoluent des personnages qui ne remettent jamais en question leur monde, que le lecteur, ou spectateur, accepte.

Au contraire, d'autres films de science-fiction s'intéressent à notre futur, c'est-à-dire que le lieu de l'action est un possible futur de notre monde. Ces films tentent d'imaginer des progrès techniques, en se souciant des lois de la physique. Alors que le monde des space opéras est parallèle au nôtre, celui de films comme *2001, l'odyssée de l'espace* (Kubrick 1968), ou *La Jetée* (Marker 1962) est dans la continuité du monde que nous connaissons. Parce que leur monde est en lien avec le nôtre, ces films peuvent aborder les thèmes que nous avons vus un peu plus haut. En effet, c'est parce qu'ils montrent une évolution envisageable de la Terre et de ses habitants qu'ils peuvent nous faire réfléchir ●●●





●●● sur l'humanité et sur les limites de la science. Comme ces univers sont proches de nous, ils sont les lieux de dystopies. L'un des exemples les plus marquants est la saga de Schaffner : *La Planète des singes* adaptée des romans de Pierre Boulle. Le vaisseau d'une expédition dirigée par Charlton Heston partie en 1972 de la Terre s'écrase sur une mystérieuse planète 2000 ans plus tard. Là, les singes vivent comme des humains, et les humains comme des singes. Le film se construit ainsi par analogies entre la société inventée des singes, et celle, bien réelle, de notre passé. Les singes sont divisés en trois ordres : les orangs-outans qui dirigent et contrôlent le culte et la politique, les gorilles qui maintiennent l'ordre, et les chimpanzés, qui travaillent ; dans cette société, l'égalité entre les singes vient d'être inscrite dans la « constitution ». Quant aux hommes, ils ont perdu l'usage de la parole et de la pensée. Ce sont des animaux chassés et mis en cage par les singes. À la fin du film (celle du livre est différente), cette mystérieuse planète se révèle être la Terre après que les hommes ont lâché leurs bombes. La description de ce futur de notre planète permet de construire une dystopie crédible car liée à notre réalité par le temps et l'espace ; cette dystopie fonctionne par analogies et montre une société finalement bien semblable à la nôtre. Dans les films, nous voulons nous faire peur, depuis la Bible nous aimons nous faire peur, nous aimons imaginer la fin du monde, nous projeter dans le futur. C'est le rôle de ces dystopies placées dans notre futur,

elles nous font craindre l'avenir et nous font donc réfléchir sur notre présent, sur les conséquences probables de nos actes.

Ce que nous avons abordé de la science-fiction se retrouve à la fois dans la littérature et dans le cinéma. Pourtant une histoire racontée au cinéma n'a rien à voir avec la même histoire racontée dans un roman. Alors qu'a apporté le cinéma à la science-fiction, pourquoi certains des plus grands réalisateurs se sont-ils essayés à ce genre, bref comment le cinéma nous raconte-t-il des histoires de science-fiction ?

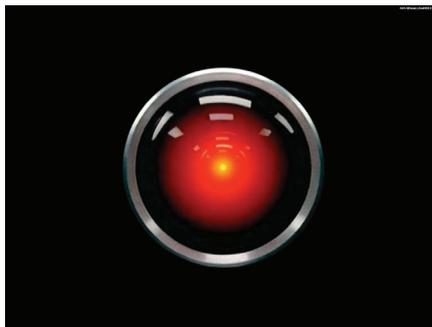
La machine sort alors de ce pourquoi elle a été programmée, ce n'est donc plus une machine

Nous avons beaucoup parlé du monde d'un film de science-fiction. En effet, l'histoire se déroulant dans un lieu qui ne relève pas de notre réalité, le réalisateur doit rendre crédible le lieu de son histoire, soit par un pacte tacite avec le lecteur, qui accepte de croire ce qu'il voit, soit en étayant sa vision du futur par des éléments scientifiques plausibles ou des évolutions probables de notre monde. Dans les deux cas, le cinéaste use de tous les ressorts que lui offre l'outil cinéma pour décrire ce monde. Comme le cinéma combine des éléments de plusieurs autres arts, le cinéaste a d'autant plus de moyens de décrire le monde de son film : il a

l'image fixe (caméra fixe capturant un mouvement régulier, par exemple des voitures sur une autoroute), l'image en mouvement (caméra qui n'est pas forcément fixe, capturant les variations d'un mouvement, par exemple un accident de voiture sur une autoroute) ; il a les décors, les costumes, les effets spéciaux et le montage ; il a le son, qu'il soit in (lorsque le plan montre la source du son), hors-champ (lorsque la source du son est en dehors du cadre de l'image mais intégrée à l'histoire) ou off (en dehors de l'histoire) ; le réalisateur a aussi le texte, que ce soit un dialogue ou une voix off ; et enfin, il a ce que

François Theurel appelle, dans une de ses chroniques sur le cinéma de genre, le « hors film », c'est-à-dire tout ce qui n'est pas dit ou montré par le cinéaste, mais qui naît dans l'esprit des fans grâce aux mystères qui entourent l'univers du film. Cela donne souvent naissance à des livres inspirés de l'univers du film. Tous ces procédés sont particulièrement utilisés dans le cinéma de science-fiction qui en a besoin pour rendre son univers crédible et complexe. L'exemple le plus fort est le chef d'œuvre de Stanley Kubrick, considéré par la plupart des critiques comme l'un des meilleurs films de tous les temps : *2001, l'odyssée de l'espace*.

Ce film est le voyage d'une équipe vers Jupiter, provoqué par la découverte, sur la lune, d'un monolithe noir qui semble être lié aux évolutions de la civilisation. A bord du « Discovery one », deux astronautes et un ordinateur extrêmement perfectionné : Hal 9000. Cet ordinateur dont l'œil hante tous ceux qui ont vu le film, commet lors du voyage spatial une erreur. Cette erreur symbolise toute l'ambiguïté du personnage :



un ordinateur est une machine, il ne peut donc pas faire d'erreur, pourtant Hal en commet une, et tente de la réparer en tuant les astronautes, la machine sort alors de ce pourquoi elle a été programmée, ce n'est donc plus une machine. Lorsque l'un des astronautes désactive Hal, sa voix demandant pardon n'est pas celle d'une machine. De plus, il y a, dans le film, une symbolique très forte entre ce qui est humain et ce qui ne l'est pas : tout ce qui est rond est humain (les vaisseaux, la Terre, l'œil du héros), donc l'œil d'Hal l'est ;



en revanche tout ce qui est rectangulaire ne l'est pas (le monolithe). Lorsque l'astronaute débranche Hal, il se trouve dans une salle remplie de rectangles : ici Hal redevient une machine : il perd son humanité, son œil.

2001 combine des images marquantes et magnifiques (l'œil d'Hal et celui de l'astronaute, l'alignement Terre-lune-soleil) avec une bande son superbe (la danse des vaisseaux sur *Le Beau Danube bleu* de J. Strauss, le

lever des trois astres sur *Ainsi parlait Zarathoustra* de R. Strauss). Il utilise tous les procédés que nous avons énumérés plus haut, mais si un passage devait représenter à lui seul l'utilisation d'un outil spécifique au cinéma mis au service de la science-fiction, c'est le fameux raccord os-vaisseau : le premier homme lance en l'air le premier outil, un os, et dans sa chute le monteur use d'un raccord brutal avec l'image d'un vaisseau dans l'espace. Ce célèbre raccord est à la fois surprenant, on attend traditionnellement un fondu au noir qui marque le

changement de situation, mais il est aussi très logique, il symbolise toute l'évolution de l'humanité en une ellipse de plusieurs milliers d'années. Tout oppose ces deux scènes, le temps, le lieu, la musique (on passe de R. Strauss à J. Strauss), mais une chose les réunit et justifie pleinement ce raccord : elles traitent toutes les deux du genre humain.

Si ce film a fait date dans l'histoire du cinéma, c'est qu'il sort la science-fiction d'une branche peu reconnue et

peu appréciée du cinéma : la série B. Par la qualité et la beauté de ses images, la justesse et la profondeur de sa bande son, ses décors et ses effets spéciaux révolutionnaires, sa rigueur scientifique, et surtout les questions philosophiques qu'il aborde, *2001* est sans aucun doute le meilleur film de science-fiction.

La science-fiction et le cinéma entretiennent donc des liens particuliers ; pour raconter le futur, on a besoin d'y croire, on a besoin de se le représenter, et c'est ce qu'apporte le cinéma, une crédibilité et une représentation d'un univers : l'image et le son d'un monde du futur. On imagine, on se projette, on se fait peur, on voit et on entend un spectacle, car c'est aussi ça le cinéma : l'expérience d'un spectacle, être ébloui, être surpris, être effrayé, être perplexe aussi, tout cela fonde l'expérience d'un film, et tout cela, c'est ce qu'a apporté le cinéma à la science-fiction.

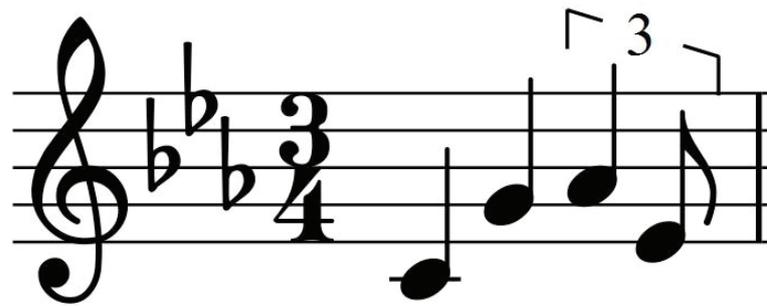
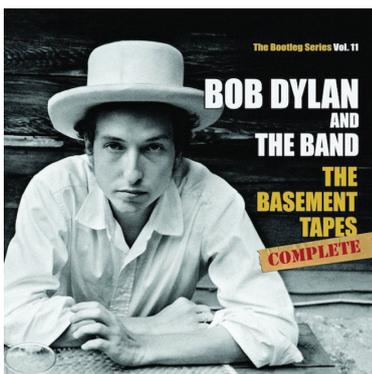
Si le cinéma est un art si particulier, c'est qu'il est dépendant d'une technique et de ses avancées. Son histoire est rythmée par l'histoire des avancées scientifiques. Que ce soit le parlant, la 3D, la couleur ou le numérique, chaque nouveauté a apporté une nouvelle dimension au cinéma, il a du s'adapter, se transformer. Comme c'est aussi une industrie, on a souvent oublié l'écriture au profit du spectacle, vanté les nouveautés techniques, mis en avant le côté révolutionnaire des nouveaux effets spéciaux, on a tenté de réduire un film à son niveau de divertissement du spectateur, et au profit qu'il engendrait. Pourtant c'est un art, un art en mouvement, toujours lié aux sciences de son temps, toujours lié au temps, donc peut-être le plus apte à se projeter dans un futur. Le cinéma a sûrement apprivoisé la science-fiction, peut-être parce qu'il est lui-même une science, et qu'il crée des fictions. ■

Pierre Prodromides et Baptiste Jauriat

Les papys du rock ont toujours la pêche

Bob Dylan, Pink Floyd, Neil Young, Led Zeppelin... Ils ont maintenant soixante(dix) ans bien sonnés, ça ne les empêche pas de partir en tournée ou de revenir dans les studios. La plus grande nouvelle de ces derniers mois, c'est l'annonce par David Gilmour de la sortie d'un nouvel album de Pink Floyd, baptisé *Endless River*. Après 20 ans d'absence, on attend avec impatience sa sortie, prévue pour le 10 novembre, et la tournée de David Gilmour, membre de Pink Floyd, annoncée pour 2015. Mais certains n'ont jamais cessé d'enregistrer : parmi les « papys » les plus prolifiques, Neil Young décroche la première place, avec 2 albums enregistrés et distribués en moins de 6 mois, et une collaboration avec Jack White, le tenant de la nouvelle génération du rock. D'autres donnent plus dans le recyclage (pour notre plus grand plaisir !), avec en tête Led Zeppelin qui remasterise tous ses albums studios, mais aussi la sortie imminente des derniers *Basement Tapes* de Bob Dylan. Ce coffret de 138 chansons offrira les derniers enregistrements encore inconnus des mythiques sessions de 1967, réalisées dans le garage de sa maison à Woodstock. Espérons qu'ils continuent à charmer nos oreilles encore pour longtemps ! ■

Adélaïde Carton



Quatre notes qui nous entêtent...

«**D**o, sol, lab mib ». À première vue, rien d'exceptionnel, mis à part pour les quelques privilégiés dotés de l'oreille absolue... Mais si vous avez un piano, ou tout autre instrument de musique à votre portée, tentez de reproduire ces quatre notes. Ça ne vous rappelle rien ? En ce cas, je me dois alors de déplorer votre sédentarité, car toute personne ayant pris au moins une fois un train en France a gardé en tête pendant quelques longues heures ce jingle entêtant. Bien sûr, je pourrais me lancer dans une profonde analyse musicale et harmonique de cette mélodie. Je préférerais céder à la prétention, et dire que je ne rabaisserai pas mes capacités phénoménales de mélomane aguerri au bas niveau d'un jingle de gare. Néanmoins, par souci de démagogie et de politiquement correct, je consens à une certaine humilité, et reconnais que je ne vois pas comment fournir une analyse pertinente de ces quatre notes.

C'est pourquoi j'ai décidé de me pencher en avant, d'une façon prudente afin de ne pas me

retrouver défiguré par le bois de mon bureau, sur le pourquoi du comment. En effet, la composition de ce jingle fait partie intégrante de la création d'une nouvelle identité sonore pour l'entreprise, qui marque ainsi un basculement considérable : l'entrée de cette société dans le XXI^e siècle. Rien que ça. Encore selon l'entreprise, ce jingle crée du lien car « la musique adoucit les mœurs [...] et véhicule tout un univers : celui du voyage, des au-revoir ou des retrouvailles avec des êtres chers ». Que voilà de nobles sentiments ! Mais ce qu'on retient avant tout, avant les au-revoir, les mœurs ou le basculement, ce sont ces quatre notes, que certains d'entre vous sont sûrement condamnés à supporter plusieurs fois par jour : chers amis, je vous plains, du plus profond de mon hypocrisie.

Merci d'avoir pris le temps de lire ces quelques lignes, qui n'avaient nul autre but que de vous mettre dans la tête pour la journée cette œuvre magistrale : le jingle de la SNCF. ■

Baptiste Jauriat



LE PEI

une nouvelle de Marie Guillot

« **L**a gloire, si elle est acquise jeune, prend fin, à coup sûr, à l'aube de l'âge mûr. Mais la renommée naissant en un âge avancé offre à un artiste l'immortalité. ». Telles étaient les paroles de mon précepteur. Mes parents, propriétaires de grandes compagnies commerciales m'avait assuré l'éducation parfaite de Mr. N.... Maître de musique, de littérature, d'arithmétique et d'histoire, il promettait également de me forger une excellente culture générale, et ajoutait à la liste de ses talents innombrables le rôle de maître à penser. L'immense privilège d'être son pupille me promettait un avenir radieux. Il acceptait même, dans son extrême bonté, de me laisser dessiner pendant mon temps libre. Et alors que les feuilles noircies de croquis s'entassaient dans mes tiroirs, une certitude fleurissait en moi : je deviendrai artiste peintre. Il m'avait répondu, à l'occasion de l'annonce de mon ambition, par l'adage dont je vous ai fait part plus haut. Selon lui, il fallait que « j'obtinsse un honnête métier, que je progressasse dans cette carrière qui maintenait mon niveau de vie à un luxe digne de mon rang, et qu'ensuite seulement j'envisageasse de réaliser mon souhait ». Il n'avait cependant pas prévu trois détails : la mort de mes parents, mon accession au trône de l'entreprise familiale et la ruine qui s'ensuivit, et enfin la maladie qui me frappa et me priva de l'usage de

la main droite alors même que j'entrerais dans l'âge où j'avais décidé d'enfin commencer à peindre tous les tableaux que je m'étais jusqu'alors contenté d'imaginer.

Sombrant dans une profonde dépression, je fus contraint de vendre mon manoir et mes terres, et je m'installai dans une chambre minuscule et mansardée en haut d'un sombre bâtiment londonien.

Je consultai un psychologue, il me dit que j'avais des regrets. Je le prévins que je ne le paierais pas pour me faire ce genre de révélation et quittai son cabinet. Ma ruine me sauva donc de la naïveté.

Je consultai une diseuse de bonne aventure, elle m'annonça qu'elle voyait dans les esprits des solutions à mon problème, qu'elle me dévoilerait si je pouvais y mettre le prix. Je ne le pouvais pas. Ma ruine me sauva de l'escroquerie.

Je consultai un aubergiste, qui me conseilla des potions pour oublier mon rêve brisé. Il vendait ses liqueurs infâmes à un prix exorbitant. Ma ruine me sauva de l'alcoolisme.

Je consultai une maison close qui promettait des heures de plaisir. Bien trop coûteuses. Ma ruine me sauva de la débauche.

J'en vins à ne plus dormir, ma main droite paralysée constamment trempées de mes larmes. Je ressassais sans cesse dans mon esprit mes tableaux avortés. Au cœur de la nuit,

je violentais ma main inerte, la mordait, la brûlait, l'entaillant parfois, furieux contre elle qui m'avait trahie. Et chaque jour je la pansais doucement en murmurant des propos incohérents, avant de frapper ma main gauche qui refusait de travailler avec le même zèle, ni le même talent, que l'autre. Je sombrais dans la folie.

Et ma ruine m'en sauva au moment où je songeais à mettre fin à mes peines. J'avais faim et je m'étais promis d'en finir si je n'avais aucune rentrée d'argent sous trois jours. Cependant mon inconscient s'accrochait à la vie et me poussait à parcourir, fébrile, les rues de la capitale à la recherche d'un emploi. Un tract porté par le vent me frôla et tomba à mes pieds. Je le ramassai.

« Mr. Nightinson, le plus grand savant du magnétisme vous propose un marché exceptionnel : tester la plus grande invention du siècle, plus grande encore que le daguerréotype : un appareil photographiant vos pensées sous hypnose ! Vous serez payé pour les premières séances, à titre de cobaye pour l'avancée de la science. Venez vite rencontrer le merveilleux Mr. Nightinson ! ... » S'ensuivait une adresse qui me conduisit à F... Street. Je frappai à la porte et le fameux Mr. Nightinson vint m'ouvrir. Ma première impression fut qu'il avait l'air affable. Agé, de carrure moyenne, rouge de vin, son regard étincelant agrandi par d'énormes

N T R E



lunettes, il me serra la main avec un large sourire et me demanda mon nom et ce qui m'amenait chez lui. Les larmes me montèrent aux yeux car il tenait ma main droite, me rappelant son inutilité. J'explosai en une crise de démence où je lui racontai toute mon histoire, les yeux exorbités et la bouche écumante, avant de m'évanouir. Je me réveillai assis sur un canapé, devant lui, confortablement installé dans un fauteuil, qui se servait du scotch dans un service à thé en porcelaine. Il me tendit une tasse et me proposa un marché : il brancherait sur moi sa machine pendant que j'imaginerais un tableau, je pourrais ainsi vendre les tirages de mes « œuvres » en grand format et nous nous partagerions les recettes. Je demandai à voir sa machine, grisé par l'alcool et les promesses.

Verres soufflés, fumés, colorés, blancs, transparents ou opaques, bois exotiques, clairs ou foncés, et métaux brillants qui lançaient des éclairs, le monstrueux appareil déployait ses tentacules d'un bout à l'autre de la salle souterraine, qui avait l'envergure d'une petite cathédrale. Des cheminées de zinc laissaient échapper diverses fumées, du plus obscur nuage noir à la plus légère vapeur d'eau. Les volutes s'élevaient, tournoyaient, se mélangeaient, traçant un chemin pestilentiel ou embaumant, parfois se condensant en une fine pluie acide. Des tubes, des

foies et des alambics, reliés entre eux selon des schémas complexes, contenaient d'épais liquides traversés de grosses bulles, qui grésillaient en éclatant contre les parois, produisant de minuscules étincelles. Un support gigantesque, fixé sur le flanc de la machine, portait une immense pellicule vierge, qui devait mesurer une bonne vingtaine de pieds de diamètre. Le premier cliché était immergé dans un sirop olivâtre bouillonnant. Face à moi trônait un vieux fauteuil au cuir râpé, surmonté d'un étrange casque en acier, doté de lourds tuyaux qui plongeait dans les entrailles de l'appareil. Enfin, chef d'orchestre du mécanisme, un levier au pommeau d'ivoire, frappé d'insolites armoiries : un aigle au bec plongé dans un crâne fendu.

Je restai bouche bée en contemplant l'objet titanesque, pendant que le Sieur Nightinson gardait les yeux rivés sur moi, un sourire hautain aux lèvres, et le menton droit et fier... « N'ayez pas peur, installez-vous ! » C'est ainsi qu'en un instant, j'étais assis sur le fauteuil centenaire, ma main inerte reposant sur l'accoudoir. Mon désormais associé noua la corde du casque à mon cou, exécuta quelques passes magnétiques expertes devant mes yeux, et me voilâ plongé dans une douce léthargie. Je me sentis perdu dans les tréfonds de mon esprit, mystérieusement conduit dans un dédale de pensées, d'abord

morbides, et de plus en plus claires tandis que je remontais le fil de ma misérable existence. Alors, une image s'imposa devant mon regard trouble, une peinture, étrangement nette, que j'entrepris de corriger, d'améliorer, y ajoutant quelques touches de couleurs prélevées sur la palette de ma conscience. Un paysage, que j'avais imaginé de longues années auparavant.

Une colline esseulée, au cœur d'une vaste plaine... Une tombe de pierres brutes, gravée de quelques vers... Une épitaphe lyrique, à la gloire d'un poète... Et un feu follet illuminant la scène. L'œuvre, empreinte de mélancolie, ne manquerait pas de trouver preneur dans notre siècle romantique. Elle devait être la première d'une longue série de sépultures abandonnées dans des lieux insolites... Si ma main en avait été capable. Une larme de rage glissa le long de ma joue, alors que ma création s'effaçait devant la triste réalité. Mr. Nightinson se tenait devant moi, le visage fendu d'un large sourire. Il tenait entre ses mains une toile imprimée d'encre fraîche. Mon premier tableau. Un frisson me parcourut jusque dans ma main immobile. J'étais peintre.

Bien sûr, je rencontrai des détracteurs déplorant mon inspiration macabre. Mais de nombreuses critiques appréciaient mon

●●● « coup de pinceau » et mon « sens certain de la composition ». Je ne pouvais que rire cyniquement en lisant ces commentaires. J'appelais désormais Maître l'inventeur de la machine qui m'avait sauvée de la Tamise. Mon Maître, donc, m'orienta vers une seconde collection, de nature-mortes, et ces fleurs et fruits, dessinés à la perfection, améliorèrent encore ma reconnaissance. Je travaillai alors de plus en plus durement, restant parfois des nuits entières plongé dans ma famille torpeur hypnotique, pour l'exposition « Nymphes et Naiades » qui fut accueillie par une ovation et une pluie de critiques dithyrambiques. Même les plus imperméables à mon talent suivaient la mode en ma faveur. J'étais invité aux premières des plus grands spectacles, aux bals les plus convoités, je fus même accueilli dans les salons de la plus haute noblesse. Je partageais la recette avec mon Maître, mais récoltais seul les fleurs. Du haut de mon piédestal, enivré de mon succès, je jouissais des plaisirs uniquement partagés des plus grands artistes. Et pour répondre aux interrogations des rares dubitatifs concernant ma main morte, j'agitais la gauche en souriant, l'ombre furtive qui passait dans mes yeux s'estompant peu à peu.

Le chagrin est un état qui paraît plus lointain que la mort à qui est heureux. Les maux de l'âme et du cœur sont de ceux que l'on oublie sitôt qu'ils sont guéris. La volupté avec laquelle je me prélassais dans chacun des ravissements que m'offrait ma nouvelle existence effaçait de ma mémoire consciente toute reminiscence de la peine qui me rongeaient quelque temps auparavant. Le moindre de mes désirs était accompli, femmes, divertissements, repas somptueux, un feu d'artifice permanent qui enchantait mes sens. Bien sûr, je rendais régulièrement visite à mon Maître, pour peindre à la satisfaction de mes mécènes. Le temps me semblait figé dans ce présent

magnifique, mon inspiration semblait devoir être éternelle ; mais ni la jeunesse ni le talent ne sont immortels, et mes toiles se firent de plus en plus rares.

Le jour vint enfin où je restai figé sur le fauteuil de cuir, dans l'antre de mon Maître. Après qu'il m'eut hypnotisé, mon regard onirique ne vit qu'une toile blanche. Je cherchai, en vain, dans mes souvenirs d'enfance, une idée. Je refusai tout d'abord la réalité et pénétrai de force dans ma chambre, à l'aube de mon adolescence. Dans ce souvenir, que je ressassai régulièrement, je dessinaï, et les feuilles étalées sur mon bureau me fournissaient habituellement des modèles parfaits... Les feuilles étaient vierges. Affolé, j'ouvris fébrilement les tiroirs. Vides. J'explorai d'autres souvenirs. Aucun tableau. Lentement, ma transe hypnotique s'atténua, et une larme s'échappa à travers mes paupières. Tremblant, je murmurai mon incompréhension à l'adresse de mon Maître, dont je ressentais le regard brûlant qui transperçait ma chair glacée, s'insinuant dans mon sang comme du vitriol. Je sentais déjà ma gloire s'effondrer et quand mon Maître me suggéra de peindre mes propres souvenirs, je reçus ce conseil comme un mendiant reçoit une livre de pain. Ma mémoire devint une œuvre d'art.

J'éventrai sauvagement ma vie privée et en exposai les organes encore fumants sans aucune pudeur. Les musées et les salons de l'aristocratie étaient ornés de mes aventures amoureuses, de mes conquêtes, de mes défaites, de mes jeux d'enfants, de la vision naïve du monde que j'avais à l'époque, et de celle, bien plus sinistre, que j'avais désormais. L'esthétique avait, dans ma conscience, remplacé l'éthique. La douce farandole de ravissements qui m'environnait aiguillait mes sens et, la nuit, mon âme ainsi enflammée se jetait avidement sur la toile avec un souci du détail qui aurait dû m'alarmer. Mais ma raison était bien loin,

enfermée dans une cage dorée que mon Maître ne cessait d'embellir. La félicité s'apparente au miel : sucrée, délicieuse, mais gluante. Ainsi piégé, je n'avais plus guère de doutes concernant mon avenir. L'anticipation était pour moi devenue un vice honteux. *Carpe diem.*

Le vernissage de l'exposition sur ma trentième année suscita l'ovation générale. Après m'être prêté pendant quelques instants au jeu des questions de la presse, la foule se dispersa pour admirer une nouvelle fois mes œuvres en dînant, accompagnée d'un petit ensemble de violonistes fort agréable. Ce fut au détour d'une conversation dans laquelle, cédant à l'habitude de notre temps qui consiste à se dépeindre sous son jour le plus avantageux en ajoutant à ce portrait juste ce qu'il faut de bons mots pour paraître avoir de l'esprit, je déployais les plus belles tournures offertes par le langage pour décrire une scène amusante qui m'avait inspiré, que je m'aperçus d'un fait qui me glaça, et il fallut recourir à l'hypocrite imagination pour affirmer que c'était avec les plus sincères regrets et le plus grand trouble qu'il fallait que je me retire, me rappelant soudainement ma promesse de converser avec M. le maire avant qu'il quitte le musée, action qu'il me semblait justement le voir entreprendre.

Je rentrai chez moi la mort dans l'âme, laissant tous les invités de la soirée. Je ne pouvais croire cette amère découverte, l'amnésie. J'avais oublié. L'évènement que je voulais décrire avec tant d'ironie calculée à mes interlocuteurs s'était simplement effacé de ma mémoire, comme s'il n'avait jamais eu lieu. Je noyais mes larmes dans l'alcool qui, brûlant mon âme orgueilleuse, en effaçait pour un instant la fierté. Flottant au cœur de vapeurs enivrantes, j'examinaï mes souvenirs, faibles, imprécis, moins nombreux qu'à l'accoutumée. Le visage de mes parents m'avait échappé. J'étais orphelin, pauvre



Orphée, Gustave Moreau (1826-1898)

hère perdu dans le présent, abandonné par le passé, sans projet pour le futur. Ce fut avec une légèreté étonnante que je parvins à me mouvoir, presque en apesanteur, jusqu'à l'appartement de mon Maître.

Avec un flegme imperturbable, celui-ci me conseilla de fixer les souvenirs qui me restaient sur des toiles, de crainte que mon symptôme ne se généralise. Naïf, je m'exécutai. Je me mis à la tâche jour et nuit, remontant lentement le fil de mon existence pour en retracer les moindres détails. Chaque jour donnait lieu à la constitution d'une nouvelle exposition, à l'organisation de nouveaux banquets en mon honneur, à la récompense de mon talent par de nouveaux prix. J'ignorais les événements extérieurs à la pièce close abritant la machine qui me manipulait tout le jour, à l'exception des quatre heures de sommeil que

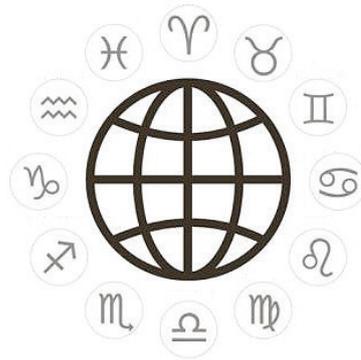
mon esprit fiévreux s'accordait. Peu à peu, ma mémoire s'évanouissait, et rien ne me restait que quelques peintures. Folles, vaines peintures ! Pourquoi m'avilir ? Pour vous, j'ai cessé d'exister, je me suis livré corps et âme. Las de vivre sans vous, j'ai travaillé chaque nuit. Vous m'avez d'abord récompensé, pour me livrer ensuite aux pires flammes de l'enfer. Aujourd'hui, vous êtes les seules à pouvoir me révéler qui je suis. Quel est votre créateur ? Je ne me connais plus. « Je », titre vain. « Il » conviendrait pour désigner cet homme dont je ne sais rien. Dont Il ne sait rien. Ce « Il » lâche s'enchaîna à ses œuvres, et renonça à la liberté.

Il vit lentement la pellicule s'amoin-drir, avec une angoisse diffuse. Son Maître L'hypnotisa pour un dernier voyage. Un tunnel obscur remplaçait Sa conscience. Un esprit désolé, balayé par des pensées

froides comme la mort. Un désert. Il avança lentement, sentant le paysage se briser, s'effacer à chacun de Ses pas, emportant dans les abysses des souvenirs déjà lointains. Le silence régnait. Nulle idée. Nul génie. Simplement un regret. Un regret qui brilla dans les ténèbres comme un fanal. Éclairant le chemin. Âme trop lourde à porter. Marche trop longue. Épuisement. Sommeil. Il fut réveillé par la lumière. La chaleur. Il doit continuer vers l'espoir. L'espoir d'un souvenir. L'espoir d'un regret. Pourquoi regretter ? Le temps n'existe plus. Même la machine, si accueillante, est fragile. Enfin, une porte. L'enfance.

Il avait une dizaine d'années, une chevelure ébouriffée et un large sourire. Il courait, heureux, pour remettre à Son enseignant, déjà au bout de l'allée, un document qu'il avait oublié. « Maître ! Maître ! Attendez ! Vous avez oublié... Un dessin ? Quand reviendrez-vous ? » Un nuage obscurci le regard pétillant du professeur, qui saisit avec empressement le document, sur lequel Il parvint à peine à distinguer le plan d'un étrange appareil. Son précepteur Lui recommanda le labeur, pour mériter l'héritage dont Il allait être comblé. Il perçut une note amère dans la voix du Maître, qu'Il ne sut expliquer, mais qu'Il craint. Le pénultième cliché fut imprimé.

« Tu m'as volé mon héritage, ma vie, mon avenir, ma gloire. Je te les reprends. » Seize mots et un visage conclurent la pellicule. Un visage qu'Il reconnut enfin, même si le temps et la rancœur ne l'avaient pas épargné. Le visage d'un homme sournois aux cheveux grisonnants, rougi par le vice, les yeux brillants du Malin, un sourire de bourreau. Un nom enfin : Mr. Nightinson, précepteur. La machine émit une plainte, puis se figea, Son cœur aussi. Quand Sa dernière larme coula, la vie L'avait quitté.



H o r o s c o p e 2 0 1 4

SCORPION (24 oct. - 22 nov.)

Côté cœur, novembre vous sourit ; vous aurez beaucoup de succès auprès de vos cibles boutonneuses à lunettes...

Côté travail, vous ne travaillez jamais assez.

Côté santé, il fait froid. Gardez des mouchoirs à portée de main...

SAGITTAIRE (23 nov. - 22 déc.)

Côté cœur, vous rencontrerez l'âme sœur dans la cour du Méridien, vous la croiserez dans l'escalier des Prophètes, ce sera la Boom attitude !

Côté travail, vous ne travaillez jamais assez.

Côté santé, le Dolirhume est votre meilleur ami !

CAPRICORNE (23 déc. - 20 janv.)

Côté cœur, ce sera balade romantique dans la Cour Descartes à côté des préfabriqués.

Côté travail, vous ne travaillez jamais assez.

Côté santé, souriez un peu pour une fois.

VERSEAU (21 janv. - 18 fév.)

Côté cœur, que de rebondissements ! Ce sera mouvementé, prévenez vos proches d'acheter 36 paquets de Kleenex.

Côté travail, vous ne travaillez jamais assez.

Côté santé, dormez, on vous confond avec Marilyn Manson.

POISSONS (19 fév. - 20 mars)

Côté cœur, ce sera plutôt soirée en amoureux avec votre chat.

Côté travail, vous ne travaillez jamais assez.

Côté santé, privilégiez la choucroute et ses effets thérapeutiques.

BÉLIER (21 mars - 20 avril)

Côté cœur, Spotted sera votre soutien.

Côté travail, vous ne travaillez jamais assez.

Côté santé, lavez vous les ongles, ça fait négligé.

TAUREAU (21 avril - 20 mai)

Côté cœur, ce sera un hiver froid, comme votre vie amoureuse.

Côté travail, vous ne travaillez jamais assez.

Côté santé, énervez-vous un bon coup, ça fait du bien.

GÉMEAUX (21 mai - 20 juin)

Côté cœur, soirée Bridget Jones en vue !

Côté travail, vous ne travaillez jamais assez.

Côté santé, mangez une pomme.

CANCER (21 juin - 22 juil.)

Côté cœur, vous voyez la fin du tunnel.

Côté travail, vous ne travaillez jamais assez.

Côté santé, gare à la toux !

LION (23 juillet - 22 août)

Côté cœur, vous trouverez votre moitié, tout ira pour le mieux, vous allez vous marier et aurez de beaux enfants.

Côté travail, travailler ? Vous êtes au dessus de tout ça. .

Côté santé, dormez, mangez, et n'oubliez pas le bonnet.

VIERGE (23 août - 22 sept.)

Côté cœur, ne vous limitez pas aux mâles ou aux femelles d'Henri IV, ce sera long sinon.

Côté travail, vous ne travaillez jamais assez.

Côté santé, ne vous rongez plus les ongles. Ca donne mal au ventre.

BALANCE (23 sept. - 23 oct.)

Côté cœur, votre charme naturel et votre classe légendaire ne vous serviront à rien. Try again !

Côté travail, vous ne travaillez jamais assez.

Côté santé, sortez le parapluie, vous êtes plutôt fragile.

Blanche Lambert

Rédactrice en chef et directrice de publication
Camille Pimont

Rédactrice en chef adjointe
Clotilde Beoutis

Trésorière
Blanche Lambert

Rédacteurs
Sonia Bilskaya , Adélaïde Carton, Elise Fournel, Shan
Gremion, Marie Guillot, Baptiste Jauriat, Charlotte
Jouffre, Blanche Lambert, Mathilde Martinelli, Agathe
Masson, Juliette Piketty, Pierre Prodromides, Victoire
Sessego, Nina Toledano, Mariette Thom, Alban Wilfert

Dessins et logo
Margo Beffa, Helena Roux, Ariane Sessego

Mise en pages et conception graphique
Victor Escriva

Nous tenons à remercier
M. Corre, M. Bonetto-Boisard,
Mme Giovachini, Mme Besnard, Mme Prieur,
ainsi que le CVL.

Tous les bénéfices seront reversés intégralement au
Foyer Socio-Educatif.

Contact
tfoth.hiv@gmail.com
Facebook : page The Fool On The Hill



I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.
Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !
On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;
Le vent chargé de bruits la ville n'est pas loin
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

II

Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! - On se laisse griser.
La sève est du champagne et vous monte à la tête...
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser
Qui palpite là, comme une petite bête...

III

Le coeur fou robinsonne à travers les romans,
Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,
Sous l'ombre du faux col effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,
Tout en faisant trotter ses petites bottines,
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...
Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

IV

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.
Vous êtes amoureux. - Vos sonnets La font rire.
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.
Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire !...

Ce soir-là..., vous rentrez aux cafés éclatants,
Vous demandez des bocks ou de la limonade...
On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.